

Trotsky, par André Malraux

CLT, numéro 12, décembre 1982.

Une citation en page de garde :

« Trotsky (...) possédait en lui toutes les qualités requises pour l'art de la destruction civique — les capacités d'organisation d'un Carnot, la droite et indifférente intelligence d'un Machiavel, les qualités d'orateur de masse d'un Cléon, la férocité de Jack l'éventreur, la dureté de Titus Oates. Aucune trace de compassion, aucun sens d'humanisme, aucune appréhension du spirituel n'affaiblissaient sa grande et infatigable capacité d'action. Comme le bacille du cancer, il torturait, il assassinait pour satisfaire sa nature. Il trouva une femme qui partageait sa foi communiste. Elle travailla et complota à ses côtés. elle partagea son premier exil. Elle lui donna des enfants. Elle l'aïda à s'évader. Il l'abandonna ».

(Churchill, op. cit., p. 200)

Le moteur s'arrêta devant une porte à claire-voie, et aussitôt le battement de la mer toute proche emplit le silence. Enfin, peu à peu, avançant dans le rayon de nos phares, derrière un jeune camarade prudent qui portait une torche électrique, montèrent des souliers blancs, un pantalon blanc, une veste de pyjama, jusqu'au col... La tête demeurait dans l'ombre nocturne. J'ai vu quelques-uns des visages où devraient s'exprimer des vies capitales : presque tous sont des visages absents. J'attendais avec plus que de la curiosité ce masque marqué par l'un des derniers grands destins du monde et qui s'arrêtait, ébloui, au bord du phare.

Dès que se précisa cet éblouissant fantôme à lunettes, je sentis que toute la force de ses traits était dans sa bouche aux lèvres plates, tendues, extrêmement dessinées, de statue asiatique. Il riait pour mettre à l'aise un camarade, d'un rire de tête qui ne ressemblait pas à sa voix — un rire qui montrait des dents très petites et très écartées, des dents extraordinairement jeunes dans ce fin visage à la chevelure blanche — à la fois obligeant et contraint et qui signifiait : *« Faisons vite la part de la cordialité, et passons aux choses sérieuses. »*

Les choses sérieuses, à cette époque dont, par le séjour en France, l'activité directe se trouvait exclue, c'était, en somme, l'exercice de l'intelligence. Dans le grand bureau où un revolver servait de presse-papier, la présence de Trotsky posait à la pensée l'une des plus fortes questions : le rapport du caractère et du destin.

On prête aux aveugles un jugement très sûr ; je crois que c'est parce qu'ils jugent des hommes par leur voix. Certes, rien, ni visage, ni rire, ni démarche, n'exprime un homme, parce que l'homme n'est pas exprimable; mais de tous ces masques troués, c'est assurément le ton de la voix qui livre le plus de chair véritable. Trotsky ne parlait pas sa langue ; mais, même en français, le caractère principal de sa voix est la domination totale de ce qu'il dit - l'absence de l'insistance par quoi tant d'hommes laissent deviner qu'ils veulent en convaincre un autre pour se convaincre eux-mêmes, l'absence de volonté de séduction. Les hommes supérieurs ont presque tous en commun, quelle que soit la maladresse de certains à s'exprimer, cette densité, ce centre mystérieux de l'esprit qui semble venir de la doctrine et qui la dépasse de toutes parts, et que donne l'habitude de considérer la pensée comme chose à conquérir et non à répéter. Dans le domaine de l'esprit, cet homme s'était fait son propre monde et il y vivait. Je me souviens de la façon dont il me dit de Pasternak [2](#) :

-Presque tous les jeunes Russes le suivent, en ce moment, mais je ne le goûte pas beaucoup. Je ne goûte pas beaucoup l'art des techniciens, l'art pour spécialistes.

-L'art est d'abord pour moi, répondis-je, l'expression la plus haute ou la plus intense d'une expérience humaine valable.

Je pense que cet art-là va renaître sur toute l'Europe... En Russie, la littérature révolutionnaire n'a pas encore donné une très grande œuvre.

-La véritable expression de l'art communiste, n'est-ce pas non la littérature, mais le cinéma ? Il y a le cinéma avant et après Potemkine, avant et après La Mère.

-Lénine pensait que le communisme s'exprimerait artistiquement par le cinéma. Pour le Potemkine, La Mère, on m'a beaucoup parlé comme vous. Mais je vais vous dire : ces films, je ne les ai jamais vus. Quand on les a projetés au début, j'étais au front. Plus tard, on en a projeté d'autres ; et quand on les a repris, j'étais en exil... »

Cet art des débuts du cinéma révolutionnaire, cet art qui, par tant de points, correspond à sa vie et fait presque partie de sa légende, il ne l'a jamais vu...

-Pourquoi, dis-je, la littérature ne disparaîtrait-elle pas au bénéfice d'un autre art, comme la danse qui exprimait l'art des tribus primitives a été remplacée par nos arts ? Le cinéma, nous le faisons partir de la peinture, mais c'est ce qu'il a, je crois, de moins significatif. Ce qui a tué la danse, c'est l'écriture ; et il y a dans le cinéma une autre façon d'écrire avec autre chose que des mots, qui pourrait bien tuer l'écriture même : le mot tuant la danse, l'image tuant le mot. »

Il sourit

-Sur la danse, il m'est difficile de vous répondre exactement ; vous pensez bien que je connais peu cette chose techniquement. Mais il me semble que la danse s'est conservée, et qu'elle a seulement évolué. Et qu'elle pourrait bien renaître, même avec tout ce qu'elle possédait autrefois, mais enrichie... L'humanité n'abandonne pas ce qu'elle a conquis une fois.

-Elle a abandonné huit cents ans au moins des valeurs antiques, et je crois bien que l'homme de l'an 700 aurait eu un sacré mal à comprendre quoi que ce fût à Périclès — et réciproquement. Et la vie spirituelle de l'Egypte antique lui échappe passablement.

-Pour l'Egypte... »

Il l'écarta de la main : il la connaissait manifestement mal.

-Mais pour le christianisme, reprit Trotsky, voyez-vous, je me méfie : je pense que nous avons idéalisé beaucoup le premier christianisme. Il y avait sans doute une grande foule qui ne comprenait pas grand'chose, des mystiques qui étaient moines, et des gens habiles et intéressés qui formaient la majorité de l'Eglise. »

Recréait-il le christianisme primitif à travers la Russie de sa jeunesse ? Il continua :

-Quand le pape, vous savez, était malade, il se faisait soigner par les médecins et non par les prières... Et puis des valeurs antiques ont disparu, mais elles sont revenues.

-Vous me disiez que l'humanité n'abandonnait pas ce qu'elle avait acquis. Il ne vous est donc pas impossible d'admettre la persistance de l'individualisme dans le communisme ; d'un individualisme communiste aussi différent de l'individualisme bourgeois, par exemple, que celui-ci l'était de l'individualisme chrétien ?

-Voyons, là encore, il faudrait partir de l'économique. Les chrétiens ont pu vivre en fonction de la vie éternelle et ne pas attacher une grande importance à l'individualisme, parce qu'ils étaient très pauvres. Les communistes du plan quinquennal sont un peu dans la même situation, pour d'autres raisons. Les

périodes des plans, en Russie, sont nécessairement défavorables à tout individualisme, même communiste...

-Les périodes de guerre sont défavorables de la même façon à l'individualisme bourgeois.

-... mais après les plans, ou entre les plans, le communisme va appliquer à lui-même l'énergie qu'il applique aujourd'hui à la construction. Je crois que l'esprit du christianisme primitif est inséparable d'une bien grande pauvreté. »

Il est fatigué : son français, plus rapide, devient moins pur, se marque davantage d'un vocabulaire inattendu, auquel « bien » pour « très » donne une inflexion singulière.

-Une idéologie purement collective, uniquement collective, est inconciliable avec le minimum de liberté matérielle qu'impliquent le monde moderne et le communisme, à brève échéance, à très brève échéance.

Accompagné de son fils, je regagnai la ville, abandonnant la villa nocturne où ses disciples se débattaient dans sa pensée ou s'y abandonnaient, obsédés par sa vérité, tandis qu'au-dessus d'eux, il commençait à reposer d'un sommeil de Vieux de la Montagne.

Le lendemain, nous parlâmes de la campagne de Pologne.

-Des spécialistes, en France, prétendent que Toukhatchevsky 3 fut battu parce que la tactique de Weygand 4 consista à changer l'axe de la bataille pendant le combat, tactique qu'ignorait le général russe. Je me méfie toujours des spécialistes en ces matières...

-Toukhatchevsky savait que l'axe de bataille peut être changé. La question n'est pas là. Il y eut deux causes à la défaite : premièrement l'arrivée des Français...

-On l'a dit en France d'une façon qui donnait grande envie de n'en rien croire sans plus ample informé.

-Non : c'est vrai. L'état-major français est arrivé dans ce désordre, ce... désordre n'est pas assez dire (il fit avec la main le geste de mêler). Ce n'était pas leur pays, ils n'avaient pas été bousculés depuis le début de la campagne. Ils ont été bien lucides, ils ont examiné les choses à froid. Deuxièmement : l'armée de Lemberg ne s'est pas dirigée sur Varsovie quand elle devait le faire. Et là est l'essentiel. »

Je sais que Staline était à l'armée de Lemberg...

-Mais, de toute façon, c'était une aventure. J'étais opposé à cela. Nous l'avons fait, en définitive, parce que Lénine a insisté, surtout à cause du prolétariat polonais qu'il était difficile de bien évaluer à cette époque. Ajoutez qu'une armée révolutionnaire est toujours bien nerveuse ; quand elle est éloignée de sa base, elle peut être démoralisée par l'échec, surtout après une série de victoires.

-C'est à cela que vous attribuez la défaite de l'armée rouge après ses succès dans la guerre d'occupation ?

-Oui. Dans la guerre d'occupation (il écarta les doigts comme pour figurer des rayons) nous étions plus forts parce que nos forces rayonnaient du centre, Moscou.

-L'armée rouge, actuellement, peut-elle tenir contre une armée européenne ou japonaise, industriellement ou chimiquement ?

-Elle peut se trouver très vite au niveau de n'importe laquelle. Mais l'armée japonaise n'est pas du tout ce que l'on croit en Europe. Vous croyez que c'est l'armée allemande de 1913 ; c'est plutôt l'armée d'une nation européenne de second ordre. C'est une armée qui n'a nullement donné sa mesure, qui n'a jamais combattu une véritable armée d'Occident.

-J'entends bien que, pour la Russie, la guerre russo-japonaise fut une guerre coloniale alors qu'elle était pour le Japon une guerre nationale. Mais le transsibérien n'en est pas moins un chemin de fer à voie

unique aujourd'hui encore. Sans doute la Russie essaierait-elle de mettre le Japon dans la même situation qu'elle, en ne combattant pas en Mandchourie ?

-Je pense que nous combattrions sur le Baïkal.

Pour la première fois, il disait « *Nous* ». Le visage était plus intense, comme si son attention s'était ramassée ; il venait de perdre ce minimum de distraction qu'il y a dans toute conversation, même attentive. Peut-être n'y avait-il là que la pensée, l'intensité des choses longuement, souvent méditées. Je me méfiai de ce Kremlin, de cette armée rouge qui venaient d'envahir la pièce ouverte sur les pins parasols et les arbres brûlés, par la seule puissance de ce qu'une vie historique traîne après elle, alors même qu'elle ne s'y complaît pas. Je pensais à Dupleix mourant dans sa petite chambre de Paris, ruiné et humilié, transformé en perpétuel solliciteur, mais mourant sur l'oreiller bourré de ses cartes des Indes.

-Pourtant, reprit-il, il serait dangereux pour un gouvernement aussi autoritaire que celui-là (il veut dire : le russe) de se retirer si loin...

-Bessedovsky **5**, dans ses Mémoires — qui m'inspirent évidemment une confiance relative — affirme que Staline abandonnerait jusqu'à Irkoutsk pour avoir les mains libres dans la Révolution chinoise.

-Je ne le crois pas. A des discours d'un quelconque Bessedovsky, l'autre, exaspéré, a pu répondre cela; (l'autre, c'est Staline) mais c'était une façon de parler. Et puis, il ne s'agit pas de faire la guerre en Sibérie avec l'armée rouge seulement. De plus, le premier ennemi du Japon n'est pas l'U.R.S.S.. Que Roosevelt **6** réussisse ou échoue, il va être contraint à trouver de nouveaux débouchés.

-Il y a l'Amérique Latine.

-C'est déjà fait. Et ça ne suffira pas. Les Américains abandonnent de plus en plus le principe de la porte ouverte en Chine. Ils vont être amenés à prendre la Chine, purement et simplement. Ils diront : « *Les autres nations ont toutes les colonies, la plus grande nation économique du monde doit en avoir aussi.* » Qui les en empêchera ? L'Europe sera assez occupée. La Chine colonie américaine, la guerre avec le Japon est inévitable.

Après le dîner, tandis que les autres mangeaient, nous marchâmes dans le jardin. Le soir tombait, le même beau soir qu'hier ; la chaux des maisons éparses dans la campagne, ou dans les trous de la forêt déjà noire, était d'un blanc bleuâtre, à vague aspect de phosphorescence mate. La conversation fut moins tendue, moins rigoureuse. Il me parla du Lénine auquel il allait travailler, un ouvrage de l'importance de *Ma Vie*, - qu'il n'aime pas - ou il reprendrait tous les thèmes de philosophie et de tactique sur lesquels il ne s'est pas encore expliqué. Passa un chat, qui fila aussitôt: l'un des grands chiens-loups de Trotsky se baladait avec nous.

-Est-ce vrai que Lénine aimait beaucoup les petits chats ? Vous savez que Richelieu **7** en avait toujours sur sa table une corbeille pleine...Il avait soixante ans, il était gravement malade. « Il n'y aurait pas de résistance... »

-Pas spécialement les chats : tout ce qui était petit. Surtout les enfants. Peut-être parce qu'il n'en avait pas. Il adorait vraiment les enfants. En art, ses goûts étaient nettement tournés vers le passé. Mais il disait des artistes : « *Il faut les laisser faire* ».

-Attendait-il du communisme un nouveau type humain, ou prévoyait-il dans ce domaine une certaine continuité ?

Trotsky réfléchit. Nous marchions en face de la mer, qui tapait tranquillement sur les rochers, dans une paix absolue.

-Un homme nouveau, répondit-il, certainement. Pour lui, les perspectives du communisme étaient infinies.

Il réfléchit de nouveau. Je pensais à ce qu'il me disait le matin, et lui aussi sans doute.

-Mais, dis-je, il me semble que pour vous...

-Non, au fond, je pense comme lui.

Ce n'était nullement par orthodoxie. Il me sembla que malgré la préparation de la Révolution, la guerre civile et le pouvoir, il ne s'était jamais posé la question sous cette forme. Sans doute voulait-il dire qu'il croyait d'abord à une continuité entre les types humains, puis à une séparation de plus en plus tendue. Ce qui passa tout à coup sous ses paroles, et ce que je crus sentir de Lénine à travers lui, ce fut la volonté d'expérimenter, dès qu'il se trouvait dans un domaine que le marxisme ne régissait pas. En somme, chez lui, le désir de connaissance menait à l'acte. C'est ici, plus que dans les conversations politiques, que je sentis le plus vivement l'homme d'action.

La mer frappait toujours les rochers dans la nuit qui commençait.

-Voyez-vous, dit-il, l'important est : voir clair. Ce qu'on peut attendre du communisme, c'est d'abord plus de clarté. Il faut délivrer l'homme de tout ce qui l'empêche de voir. Le délivrer des faits économiques qui l'empêchent de penser. Et des faits sexuels qui l'en empêchent aussi. Là, je crois que la doctrine de Freud **8** peut être bien utile.

-Je vois à la fois dans Freud un détective de génie, l'homme qui a ouvert un des plus grands domaines de la psychologie, et un philosophe désastreux. Mais croyez-vous que lorsque l'humanité échappe à la mobilisation — religieuse, nationale ou sociale — qui lui permet d'agir au lieu de se penser, la présence de la mort retrouve nécessairement sa force ?

-Je crois que la mort est surtout un décalage d'usure. D'une part l'usure du corps, d'autre part celle de l'esprit. Si les deux se rejoignaient, ou se faisaient en même temps, la mort serait simple... il n'y aurait pas de résistance... »

J'écris ceci au retour d'une salle populaire, où l'on projetait un documentaire sur les dernières fêtes de Moscou. A travers la Place Rouge, bras dressés sous des avirons ou des lances de walkyries, des jeunes filles viriles passaient devant la tribune où tous les dirigeants de l'U.R.S.S. les regardaient, écrasés par de gigantesques portraits de Lénine et de Staline. La foule a applaudi comme le font les foules : moins pour marquer un enthousiasme qu'une approbation. Combien, parmi elle, en ce jour où vous appartient cette actualité dérisoire par quoi vous êtes le sujet de conversation du bien-pensant après avoir été le fantôme opiniâtre de sa peur, combien ici, pensaient à vous ? A coup sûr, beaucoup. Avant le film, il y avait eu des discours, pour Thaelmann en particulier : l'orateur qui eût osé parler de vous, le premier moment d'inquiétude passé, eût écrasé bien vite, à la fois l'hostilité bourgeoise et les prudences orthodoxes : cette multitude qui vous tait, vous l'habitez comme un remords. Je la connais, je l'ai rencontrée à tous les meetings : j'entends encore sa sourde Internationale qui montait de la vaste salle en contre-bas de Luna-Park lorsqu'à la sortie elle voyait s'élever en s'approchant à la hauteur du trottoir, comme au cinéma, les pattes des chevaux, le poitrail, des têtes hostiles des mobiles presque perdus dans la nuit, le reflet parallèle des lumières électriques sur leurs casques... Ce sont les mêmes qui viennent inlassablement écouter les orateurs, qu'ils parlent au nom de Sacco et de Vanzetti, de Torgler ou de Thaelmann **9**, parce qu'ils parlent au nom de prisonniers ; les mêmes qui cachent leur générosité comme s'il suffisait d'être une brute pour être intelligent, et qui, venus trois cents pour écouter expliquer Marx, viennent trente mille pour apporter à Dimitrov **10** le seul hommage dont ils disposent, celui d'une soirée de cinéma sacrifiée. Contre le gouvernement qui vous chasse, tous sont avec vous ; vous êtes de ces proscrits dont on ne parvient pas à faire des émigrés.

Malgré tout ce qui sera dit, imprimé, crié, la Révolution russe est pour eux un bloc, et quelque chose de l'héroïsme qui secoua le Palais d'Hiver s'en va, humilié, avec votre solitude.

Une fois de plus, le destin vous prend entre ses doigts sanglants. Quelques jours après le sursaut sans espoir des ouvriers autrichiens, un gouvernement français vous retire l'hospitalité qu'un autre vous avait donnée. Vous ne valez plus assez cher pour que soient tenus les engagements pris avec vous ; vous valez encore assez cher pour que, comme disent les indicateurs, on vous donne. Mais on pouvait vous expulser sans recours à la morale et à la vertu. Car c'est vous qui n'avez pas tenu vos engagements. Vous avez fondé la IVe Internationale. Elle compte aujourd'hui dans le monde quelques centaines de membres, bien plus dangereuse par-là que la Ille, qui n'en compte que 200 millions, ou que la Ile —sans compter que les bourgeois français feraient mieux, en ce moment, de laisser les Internationales pour craindre les Nationalismes. Vous écrivez dans *la Vérité*, ce que vous n'avez jamais cessé de faire. Vous avez trahi la France — vis-à-vis de qui vous n'aviez aucun engagement — ce qui n'est pas le cas des grands-ducs de la Riviera. Et on vous a découvert (vous dont la villa ne peut pas ne pas avoir été gardée par la Sûreté) grâce au flair surprenant d'un policier lecteur de Simenon **11**. Cet abus de grotesque pourrait être épargné : pour livrer les otages, il n'est pas nécessaire de cracher sur eux, encore que ce soit en effet l'usage. Un Anonyme, dans le *Matin*, s'explique en langage clair, quoique de cette particulière sordidité qui affecte le ton militaire : « *Trotsky, nous l'avons eu.* » Comme ce qu'il voulait « *avoir* », en vous, c'était le révolutionnaire russe, rappelons-lui tout de même qu'il en reste cent soixante millions à « *avoir* ». Mais ce qu'il faut que nous disions, nous, à ces cent soixante millions-là, c'est que quelles que soient entre le gouvernement de l'U.R.S.S. et vous les divergences de doctrine, nous devons reconnaître un des nôtres en chaque révolutionnaire menacé ; que ce qu'on chasse en vous au nom du nationalisme, au moment où il n'y a pas assez de respects pour les rois d'Espagne protecteurs des sous-marins allemands, c'est la Révolution. Il y aura cet été à Deauville de quoi refaire le parterre des rois de Voltaire : mais il y a, hélas ! dans les bastions et les hôtels misérables de quoi faire une armée de révolutionnaires vaincus. Je sais, Trotsky, que votre pensée n'attend que de la destinée implacable du monde son propre triomphe. Puisse votre ombre clandestine, qui depuis presque dix ans s'en va d'exil en exil, faire comprendre aux ouvriers de France et à tous ceux qu'anime cette obscure volonté de liberté rendue assez claire par les expulsions, que s'unir dans un camp de concentration est s'unir un peu tard ! Il y a trop de cercles communistes où être suspect de sympathie pour vous est aussi grave que de l'être pour le fascisme. Votre départ, les insultes des journaux montrent assez que la révolution est une. Que faudra-t-il encore pour que sachent combattre ensemble ceux qui vous regardent partir en silence, tandis que les guette avec un amer sourire une absurde fatalité qui sait — pas plus qu'eux-mêmes ! — combien les mêleront les mêmes ennemis, au fond fraternel de la mort...

Notes :

1. Paru dans *Marianne*, n° 79, 25 avril 1934. *Succession André Malraux*. André Malraux (1901-1976), romancier déjà mondialement connu, avait versé de l'argent au compte de *La Vérité* et rencontré à plusieurs reprises des dirigeants de la section française. Il se rendit à Royan en août 1934.

2. Il s'agit de l'écrivain Boris L. Pasternak (1890-1960).

3. Mikhail N. Toukhatchevsky (1893-1937), ancien officier de la Garde impériale passé à l'Armée rouge, en était le chef le plus connu ; il avait commandé l'offensive contre Varsovie en été 1920.

4. Maxime Weygand (1867-1965) dont la naissance a donné lieu à bien des hypothèses, entré à titre étranger à Saint-Cyr, avait été le chef d'état-major de Foch, envoyé par le gouvernement français pour organiser la défense de Varsovie.

5. Grigori Z. Bessedovsky était un diplomate qui avait demandé l'asile politique en France en 1929.

6. Franklin D. Roosevelt (1882-1945) était alors au cours de son premier mandat de président des Etats-Unis.

7. Armand de Richelieu (1593-1642) fut pendant plus de vingt ans le tout puissant ministre de Louis XIII.

8. Sigmund Freud (1856-1939), est le père de la psychanalyse.

9. Il s'agit de l'affaire des deux ouvriers anarchistes Nicolas Sacco (1891-1927) et Bartolomeo Vanzetti (1888-1927), condamnés à mort pour un meurtre qu'ils n'avaient pas commis aux E.U. Ernst Thälmann (1886-1944) était le chef du K.P.D. emprisonné par les nazis. Ernst Torgler (1893-1949), était le président du groupe parlementaire communiste, un des accusés du procès de Leipzig.
10. Georgi Dimitrov (1882-1949), dirigeant bulgare de l'I.C., avait été lui aussi accusé, au procès de Leipzig, d'avoir « *incendié le Reichstag* ».
11. Georges Simenon (né en 1903) était déjà alors l'auteur célèbre de romans policiers.